



MÉMOIRE VIVE

PIERRE MÉNARD

MÉMOIRE VIVE



ABRÜPT

© Abrüpt, 2019.

Cet ouvrage est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0).

Nous avons néanmoins une lecture adaptative de cette licence.

<https://abrupt.ch/partage>

Rien n'est plus pareil. Chercher un lieu toujours en mouvement. Un corps peut-être. Le risque de s'y retrouver. La route est longue. Je n'ai aucun souvenir. C'est la condition pour ne pas retourner sur ses pas, se remettre en marche, la mémoire. Laisser vaquer son regard et ses émotions. Pour peu que l'on désire mieux les connaître. Ce que je cherche à saisir, éclats de lumière, changer de couleurs jour et nuit.

//

On ne peut s'empêcher de souligner encore l'absurdité du mot. Les mots rebondissent dans un jaillissement d'étincelles. L'expérience d'une distance. Avec un bruit sourd. On efface, à mesure, on recommence. Une force irrésistible m'appelle ailleurs. S'enfiévrer à l'idée de ce qui aurait pu être ?

//

J'épie ces mouvements de dissociation. Rien ne se perd, je sais. Cette fièvre dans l'énigme, d'un dehors qui serait en fait un dedans. Oublier l'idée d'un message et penser le simultané, faute de pouvoir saisir l'absolu. Le sentiment que quelque chose de perdu se promène en moi.

//

Les lieux et les temps de sa venue. Nos vies se transforment en trajectoires. La mémoire neuve et le crâne dépeuplé. Apprécier ces éléments de composition, de rythme, de silence, de bruissement dans les marges. Qu'est-ce que l'on va montrer aux gens ?

//

Pas d'imitation de soi-même. Si le chaos reste le chaos, les plans tombent les uns sur les autres, au lieu de tomber d'aplomb. Manière de vouloir à toute force composer des ensembles. À première vue ce sont des ensembles d'éléments qui n'ont rien à faire entre eux. Les premiers mots et les premiers rires. Cette histoire a commencé sans début.

//

Saisir ce qu'il peut y avoir en nous d'irréductible et de singulier. Pour savoir, il faut imaginer. C'est à chaque fois une surprise. Il faut sortir, et pour cela il faut avoir une raison de sortir, de commencer une journée. Pouvoir se délecter en pensée de chaque seconde qui nous en sépare. Accélérer, ralentir. Ça me paraît tellement important.

//

Tous les autres voient plus de détails que moi. L'imprudence n'est pas une ligne droite. Parfois si pâle, secouée par de vagues malaises, imposture ordinaire. Devant mes yeux à la faveur du soleil du matin. Quels ajustements et mises au point accepter sans remettre certains choix en question. Le frisson, voilà le mot. Parce que nous devons tous mourir ? Pas seulement, je crois. Parce que nous n'avons pas vécu comme il eût fallu et que nous continuons de le faire ? Il vaut mieux n'en rien dire de peur d'en dire trop.

//

Impénétrable, indestructible. Ça met dans un drôle d'état. La perspective s'élargit, les corps se détachent, papiers découpés accrochés aux

jours. L'air devient le temps alors que les mots éclosent pour retenir le passant. Je suis habitué aux retrouvailles et à la séparation. L'habitude du hasard.

//

Un monde dans lequel les images sont devenues le langage. Il y a d'abord le sentiment vif de ne plus appartenir à une communauté. La compassion et la crainte. Ouvrez les yeux. Seul, avec cette sensation d'isolement. C'est son seul bien, dit-il. Le lien ne se fait pas. Son visage reste un mur. J'y verrai presque du progrès.

//

Toute appréhension du dehors disparaît. On y voit plus clair au lever du jour. Je prends, je garde, je conserve et je préserve. L'écriture est un fragment infime de l'errance. Écouter sa propre respiration qui n'est pas vraiment à soi à la fin. Ce qu'on appelle la réalité, c'est ce qu'on codifie.

//

On est moins perdu quand on ne sait pas où l'on est ou qu'on ne comprend pas où l'on va ? Le jour

répand son mystère, la poussière de l'ombre, par-delà le couchant. Le jour, labyrinthe impalpable. On perçoit dans la parole des sonorités arbitraires qui persécutent le sens. Ici, rien d'immobile, pas même la peur, pas même le sang, pas même le visible.

//

Au début, c'est comme une distraction nouvelle. Comme tout objet de désir, ils sont condamnés à nous manquer. Le monde fourmillant de relations et donc d'énergie. C'est une habitude désormais. Il faut discuter longtemps avant de ressentir un vertige quelconque. Avec un charme désuet à moins de stopper définitivement cette affaire-là.

//

Pourtant, on veut convaincre. Je connais le passage. On peut continuer longtemps, en boucle, même sans musique. Il n'y a nul soleil et nul dévoilement, et nulle présence. On se demande comment ça pourrait finir. En arrière des promenades, cris d'enfants, jeux d'herbes. Porter le monde, le rendre présent, le faire passer, le reconduire mais aussi le sauver.

//

La chute dans celui qui s'y trouve, il n'est pas possible de s'y tenir plus longtemps. Au même rythme, du même pas. On part souvent sur une minuscule mais très précise intuition. Refuser n'est pas une révolte. Pour marcher dans le vide, il faut se construire un chemin.

//

J'aime laisser faire les choses, j'ai toujours peur de peser. Je crois que ma mémoire est défaillante. Je fais attention à la route, au tracé de la route. La ville a changé mais c'est toujours la ville. Humeurs multiples et changeantes, presque chaque jour des énergies différentes. L'intimidation y est plus rare.

//

Vivre est une chose, découvrir le langage afin d'exprimer la vie en est une autre. Mais de cet autre je n'ai aucun souvenir. Réveillé par l'eau s'enfuyant dans l'ombre. J'ai bien souvent reproché à la nuit l'absence d'un compagnon. Les flocons suspendus dans le gris du ciel se détachent lentement sur le paysage. J'aimerais avoir plus de temps.

//

Dans un sens, toute lutte génère ce contre quoi elle combat. Avec cette lassitude que l'on a et ce que l'on sent en soi de découragé, d'irréparable, d'inconsolé. Car ça échappe, ça n'est pas un voyage facile et moi-même je n'étais pas équipé. Le crépuscule d'hiver se referme avec lenteur où tout se tient coi.

//

La logique se défait sous les pas, comme si on tentait de gravir une dune. On se dit qu'en avançant, ça va s'arranger. Des notes comme des cristaux qui fondent lentement sur la peau. Une sensation croissante d'isolement, de repli sur soi. Un engourdissement étrange, inquiétant et agréable. Stupide sourire d'étoile.

//

Le regard, lorsqu'il se précise sur de tels détails, devient l'organe des émerveillements. Dans une solution de continuité. Travail des forces et des matières. Je monte presque tout ce que je tourne. Il y a peu de déchet, je réfléchis beaucoup en amont pour aller droit au but. Je les regardais sans en

croire mes yeux, leurs visages étaient transfigurés par la musique. Comme une écharde dans ma chair.

//

Quand on se tait, il est moins facile de mentir. Je n'ai pensé à rien, sur le moment. Je n'ai presque rien dit. Je sais quelle place leur assigner, c'est une chose qui est à côté de moi. C'est toujours une alternance, frénésie et doute, enthousiasme et à quoi bon. Être de corps quelque part et ailleurs par la pensée. Toutes les formes d'interprétation, de lecture. Le silence enveloppe les sons pour qu'ils évoluent dans l'espace sans s'entraver les uns les autres. Rester en éveil dans le temps, attentif à ce qui s'efface.

//

Désireux de fixer les traits de ce qui disparaît à travers la fuite du temps. L'éternité, c'était mieux avant. Le fleuve n'est pas responsable de tout ce qu'il charrie. C'est de là que je viens. J'ai le sens du funèbre comme on apprend l'art de la fête et le sens de l'humour. Masse d'informations anciennes, sensations fugitives, bonheurs éphémères, souvenirs.

//

Ce principe de liste qui juxtapose des affirmations hétérogènes dans un ordre aléatoire. S'interroger sur la difficulté à s'énoncer, à s'articuler avec les autres, avec le monde. Apprendre à revenir à la ligne, mais quoi pour nous y contraindre ?

//

Dans ce retour aux frémissements d'une existence vouée à la recherche du sens. Le sens profond et caché des choses, une part d'évidente nostalgie. Laisser sa parole tout à fait libre de signifier ses désirs. Je crois même qu'on ne se rend pas compte de la profondeur de cette évidence. C'est comme raconter un film à un aveugle, commenter l'intrigue et l'image. Tourner sur soi-même pour que le monde autour devienne flou.

//

Maintenant je vais moi-même à ma propre rencontre. Viser au plus juste. Nous ne nous demandons pas si une chose est possible, mais si elle est belle. J'essaie de me souvenir de mon rêve. Je crois que ça donnera un roman.

//

Aujourd'hui je voudrais être seul avec toi. Ignorer où l'on va mais choisir d'y aller. C'est ce qui manque que j'aimerais donner le plus. Corps pris aussi bien dans sa masse que dans ses multiples failles. Un jour on s'arrête, saisi par la foison des pistes. Personne ne sait l'extrême pauvreté de mes visions. Toute l'histoire de cet écheveau complexe. Impossible de démêler toute l'histoire de nos divisions.

//

Percevoir dans l'obscurité du présent cette lumière qui cherche à nous rejoindre. Suivre le procédé au moment où il se produit. La peur marque durablement les visages. C'est la mémoire qui fait votre identité, sans cela comment seriez-vous le même homme ?

//

À force de descendre cette rue, on est happé par ce bout du monde sur lequel elle ouvre. Et justement on en est toujours là. Pris peu à peu par l'obscurité d'un souffle invisible, brutal et pourtant lent. Mais pour rien, pour presque rien.

//

Je peux tirer quelques phrases heureuses, quelques trouvailles, les recueillir. Tout se tient à tel point que c'en est inextricable. Non pas suites sans principes de construction mais entrelacements complexes. Tout ce qui construit les jours, tout le passé appelé par quelques figures. L'histoire de nos possibles, quelques-unes de ces coïncidences si malencontreuses. Le tissu serré du réel se plisse. Le paysage me donne raison.

//

Perdu au milieu de la gare où tout semble tourner, où tous les passants s'égarer. Nous voulons savoir si nous étions bons à quelque chose ici-bas. À portée de mains, de seconde en seconde. Nous sommes tous une ombre. Le mal et le malheur l'emportent. Signes des temps présents, c'est d'un idéal renversé qu'il s'agit. Tout ce qui se trame, se noue, s'emboîte ici avec magie.

//

Ce qui m'intéresse et que je cherche, c'est le moment où une situation se renverse. L'instant où quelque chose bascule et provoque un nouvel état

des choses et des êtres. Avoir soi-même un rapport inquiet à son histoire comme à son présent. Dans une relation harmonique avec ce qui nous échappe. Les traces de l'anéantissement sont effacées, le souvenir et le temps de l'anéantissement aussi. Et puis, le désir d'en construire, plus loin, une réplique. Nos paysages d'intentions.

//

On n'est pas le même partout. La question pour eux était de le faire vraiment ou de faire semblant. Et quand je n'y croyais pas, je le lui disais aussi. Il ne me voit pas, il ne m'entend pas. Seul l'usage de la contrainte libère. User des mots pour dépasser les mots, les retourner contre eux-mêmes.

//

Il pleut sans faire froid. On s'y perd et c'est miracle à chaque fois d'en ressortir vivant. Les espaces que définissent en les séparant les cloisons sont dévolus à des fonctions étanches. Se laisser une chance. J'attends.

//

Lancer nos plus beaux assauts vers le ciel et poursuivre jusqu'au renversement. Rien qu'à la

main, j'arrive sans trop de peine à redresser l'essentiel. Quelqu'un va et vient comme un dément de l'autre côté des portes, je l'entends. Comme une ombre portée. Qu'est-ce qui se passe après ?

//

Sa ligne de fuite, c'est l'irréel. À travers les voyages, les songes, les points et les blancs, les prémonitions et les nostalgies. Refus et fureurs, douceurs et regards. Dans sa continuité inachevée ou son inachèvement continu, son seul sens. En repassant par des paysages déjà parcourus. Tout le temps perdu ne se rattrape plus.

//

Cette vague qui nous emporte au loin, l'un si près de l'autre. Que tout le temps perdu. On imagine sans peine que ce sol bombardé de couleurs chatoyantes est un terrain miné. À un moment, ce n'est plus soi, ce n'est plus l'autre. C'est comme une panne de son, un arrêt sur image, quelque chose surgit qui était déjà là. Le bruit, la lumière du monde qui est ton souffle. Toujours loin, je repars.

//

Je me cache sous les sangles, les doigts me couvrent, les jours passent. Je rate toujours la même marche. À temps plein, chaque phrase, l'une après l'autre, en marchant le matin. Je laisse venir son tournoisement tandis qu'elle se diffuse dans le corps. Mais on peut aujourd'hui en dresser un inventaire non exhaustif.

//

Le visage est familier mais étrange. Je me frotte les yeux. Ce qui s'y dit s'impose sans éclat. Il semble qu'il n'y ait point d'autre issue. Comme si le passé, ça n'avait jamais eu lieu. Le ciel est soutenu par lui-même mais grossièrement. Quand rien ne va plus, les mots s'effondrent eux aussi.

//

Il faut prendre les gens pour ce qu'ils sont vraiment, des morceaux de vie à la dérive. Je commence sans rien. Occupé par une chose que je perds de vue ou que je crains de perdre : ce que je devrais faire. Ça ne prévient pas, ça arrive, ça vient de loin.

//

Celui qui ne doute pas est celui-là même qui ferme les yeux sur ce qui l'entoure et sur lui-même. Vouloir se souvenir d'infimes choses, c'est ne pas vouloir mourir. Au fil du temps, se dessiner un chemin qui n'existait pas au moment où je le parcourais. Avec cet étonnement de voir.

//

Le véritable ennemi, c'est l'esprit réduit à l'état de gramophone. Quand l'espace manque, il faut faire preuve d'imagination. Sur un rythme parfois ordonné, parfois syncopé. J'ai souvent un regard ironique ou amusé sur les choses. Mes interrogations sont à mi-chemin entre la pensée et la question. Un mélange de désenchantement et de révolte, de lassitude physique et métaphysique. Ce sont évidemment des questions auxquelles on ne doit pas se hâter de répondre.

//

C'est sans lien ce qu'on jette au rebut. Pour n'assurer que ça, le mouvement. Je vis dans les éclats. La langue est un grand étonnement. Une image nous tient captifs. Doux comme un souvenir d'enfance.

Peut-être que ça n'a aucune importance, tout ça, cette histoire.

//

Nous ne sommes plus dans la perspective. Face au corps blanchi, un monceau de vêtements empilé pêle-mêle contre un mur. Leurs membres sont élastiques et réversibles, leurs figures hirsutes. Des corps patauds secoués sans fin de tremblements. Sans oubli, le passé est perpétuellement rabattu sur le présent.

//

Ma certitude est mon acte même, le cœur revient avec l'évidence de toutes mes forces. Il se trouve que je peux lire de nombreuses choses dans la façon d'être des gens. Quel repos pour un esprit fatigué de chercher la vérité en lui-même, elle est hors de soi. Le résultat est le même : ça saigne. La soif qui ne s'éteint jamais, l'encre qui ne sèche jamais. On dirait une onde.

//

Dans un monde d'images où le comment a évincé le pourquoi. Sommes-nous à l'orée d'une catastrophe ? Échapper au feu des projecteurs pour

mieux émettre ses lueurs de pensées. Or tout cela reprend forme et couleur et mouvement. Je me réveille dans une lumière étrange, un désert sans limites. Vers où ? Je l'ignore.

//

Comment restituer le temps, tout ce qui se passe et tout ce qui s'est passé ? Il y a un travail à faire, que je ne fais pas. C'est cette façon de se laisser surprendre et de nous en imprégner du matin au soir. Le soleil se devine déjà derrière la brume. L'omniprésence du corps, le lieu par où tout passe, tout s'exprime. J'énumère ce qui m'attend et je trouve ça assez réjouissant. La difficulté sera de trouver un lieu.

//

On ne sait pas qui parmi vous est dupe. Cela tient du plus grand mystère. L'obscurité s'accroît dans la salle. Dans le silence nous l'entendons mais dans les paroles nous la cherchons. Je ne me risquerai pas à le déranger pour en savoir plus. Des lignes encore mal définies, lointaines. La crainte de ne pas savoir où aller, la peur de se perdre en chemin. On ne peut pas partir, on traîne tant de choses qu'on croit voir derrière soi. Entre marge et présence.

//

L'énigme prend la forme du rébus. Les murs se resserrent, ma tête devient énorme. Et comme on mélange tout, c'est assez vrai. Aucune tentation de cet ordre, au contraire. On attend quoi pour sortir ? Tourner autour, l'aborder sous différents angles. C'est la forme qu'on aime seulement, et la forme vient seulement à l'existence quand la chose naît. Ce que nous avons là, et littéralement sur le pas de ma porte. Par concrétion ce trajet dans le temps et dans l'espace.

//

Le volume de ma voix commence à baisser, pour finir dans un murmure. Mais heureusement, les duels ne sont plus de saison. Ce qui appelle ou rappelle à lui ce qu'il fut et ce qu'il sera. Le corps aujourd'hui cesse d'être un réseau d'habitudes. Pas de leçon à donner, il faut bien se débrouiller seul. On peut se poser la question de savoir pourquoi il nous est arrivé ce qui nous est arrivé. Les choses ne sont jamais ce qu'elles paraissent être.

//

Les lieux communs ont tôt fait de s'inverser et d'implorer. Comme pris dans un incontrôlable

mouvement. Soigner le mal par le mal, à petites doses, sans trop d'espoir mais beaucoup de foi. Non pas à voir avec nos désirs, mais avec nos volontés. Ce regard sur notre aujourd'hui sans plus de certitudes.

//

Un sentier qui monte, en serpentant, jusqu'à l'horizon. Cette constance dans l'inachèvement des choses entreprises s'accroît avec le temps. Je sens bien que l'essentiel m'échappera toujours. Autour de moi des enfilades de champs dont le crépuscule confond les limites. Ainsi tout est fragile.

//

Quelque chose d'hier mais pas d'aujourd'hui. Cela permet de jouer avec la fragmentation du temps. Me répéter solitude mais pas isolement. Rues à reprendre sans cesse, où reprendre souffle, palpiter d'émotions anciennes. Toute cette épaisseur de temps ainsi éprouvée. Vieux mur croulant de lierre, effondré doucement sous l'afflux de lumière. Feuilles qui cèdent, silencieuses et poudrées, ultime coquetterie de ce jour automnal. J'en suis là, je crains de refaire ce chemin, plus rien qu'un sac plein de promesses. Le ciel reste à jamais imprévisible.

//

Dire sur tous les tons les multiples variations de cette vague de silence, ses infinis accents. Ce n'est pas rassurant. Une langue qui se soustrait à certaines paroles et absorbe l'horreur sans la supprimer. L'effacement lui-même. Le lieu d'une enfance, dans la fuite du temps, subsiste à l'intérieur d'une voix. Dans un regard défait, un soupir ou le désir d'ailleurs. Cette splendeur m'apparaît lumineuse, aérée, mais de moins en moins compréhensible.

//

L'attention au monde, à son évidence, sa lumière, sa mobilité, sa vie. Les mains savent à quoi s'occuper. D'où mon idée de lui donner une suite aujourd'hui, non sans opportunisme j'en conviens. La dialectique est partout. Comment se défait-on de cette inaptitude ?

//

Le temps presque s'arrête dans ce mouvement souple. Jour fait d'emboîtements, de sensations, de réels hasardeux, de souvenirs et de lectures. À la fois en apparence et en dedans en s'abandonnant par morceaux. À travers les rues, pas en

avant de soi, pas en avant, libérant ce temps de la tyrannie des miroirs. Au fond de sa besace, les miettes de l'été. Tout est ainsi, semble-t-il, désamorcé, délesté.

//

Ce qui importe, en fin de compte, c'est ce que les gens font ensemble. Des plages de silence pour réserver le droit de ne pas savoir, y penser plus loin, plus tard. La chance, on peut dire le miracle, c'est que la langue permette d'articuler les significations requises. Le maximum d'ordre dans un maximum de désordre. Un drame qui demeure invisible dont on ne perçoit que les échos et les stances déchirés. Le jeu et le rire sont le seul projet valable pour l'homme. C'est chez eux l'aventure et chez nous la stabilité.

//

Sur mon passage, j'efface le sillage, la moindre trace d'écume dans l'eau. Loin de moi l'intention de nuire à quiconque. C'est un joli prétexte qui en vaut bien un autre. À force de faire le jeu de ce qui nous détruit, la reconquête devient de plus en plus difficile. C'est la même chose et j'aurais dû y penser, faire le rapprochement. Dans les strates pétrifiées des conventions et des habitudes dont

nous sommes faits. Ce reflet dans le sable creusé est comme un grand papillon sur des mains enfantines.

//

Relancer les mots usés, l'évidence, leur redonner pulpe, chair, mouvement. Ce qu'elle dit me semble toujours combler mes vœux. Une ligne d'ombre sépare le mur du sol, la maison semble léviter légèrement, détachée du monde. Couleurs, formes, images, collages, accidents dans une dynamique du décroissement. Sans solution de continuité comme un film où le montage alterne deux séquences que tout sépare. Je n'ai plus les clés. Le monde s'est ouvert, transformant du coup ma perception de l'endroit où j'ai grandi. La porte est fermée, je suis devant la porte.

//

En suspension près du sol, un cercle rouge feu s'imprime sur la vitre en reflet. Je ferme les yeux et je vois un vol d'oiseaux. La magie de l'évocation, le flamboiement de la parole, le glissement d'une vision à l'autre. Je voudrais savoir comment font ces gens pour se dire des choses quand ils ne peuvent pas se parler. Ce n'est pas fini tant que ce n'est pas fini. L'horizon hasardeux

du sensible. C'est peut-être ça, notre désert, me disais-je. Notre futur y est certainement en question.

//

Prendre un mot pour un autre. Il y a un début à tout, c'est ce qui est beau. Ce sont les corps, visibles et sonores, qui découpent l'imaginaire en figures. À mesure que se prolonge l'observation silencieuse, il n'y a rien à voir, rien à sentir, rien à entendre. Basculer, d'un jour à sa réplique, sans comprendre pourquoi. La même ponctuation.

//

S'assurer à chaque instant qu'on ne risque pas d'éclater. On doit pouvoir écrire avec une paire de ciseaux, un tube de colle, et même sans crayon. J'ai pensé, juste avec ce qui a déjà été écrit par les autres. On touche à tous les rivages d'un coup. Un rayon lumineux traverse les ténèbres. On pense avec les pieds comme on va.

//

Il semble tout connaître, tout savoir, tout comprendre. Épuré, mais riche de détails significatifs. Voilà qui rend rayonnant, lumineux et doux, ce

début de semaine. Ce qu'on entend maintenant comme un refrain bien connu. Après tout, tout le monde s'en fout, n'est-ce pas ?

//

Les mots dans les mots demeurent immobiles, sans voix, sans rosée, sans saveur. Sous le manteau, la nuit, épaisse comme une peau. Souvent, les secrets sont décevants pour les autres. J'entends cette voix fatiguée qui s'exprime avec ferveur. Je ne comprends rien à ce qu'il me dit. Mot à mot, le spectacle du quotidien. C'est ça le drame de Zorro, se masquer pour être reconnu.

//

Après l'attente du retour, l'angoisse et les questionnements. Nulle façon de penser ou d'agir, si ancienne soit-elle, ne saurait être acceptée sans preuve. Je dois mettre de l'ordre dans mes pensées. Avec une régularité chaotique, je fixe les règles. L'air chante pendant des heures. Si, regarde, là : il y a un défaut.

//

Remontant puis se perdant dans l'air qui fut, qui est, qui sera, au point d'être courbe. Surtout

ne pas peser, ne pas s'ancrer. Par les mots collés, l'accolade se fait. Dans la clameur étouffante, les heurts asphyxiants d'un présent en morceaux. Notre saison toujours. N'est-ce pas cela que nous cherchons ?

//

Se sentir honnête, c'est le refus du soupçon. La seule possibilité, dans cet ordre d'idées, est de demeurer maître des faux pas. Nous conservons un écart entre nous, c'est sans doute ça qui les intéresse maintenant. Cela tient à des détails dont il importe peu de déterminer la véracité. Continuer comme je l'ai toujours dit pour passer le temps. Il s'en est trouvé qui sont revenus.

//

Quelque chose résonne de l'autre monde, quelque chose se transmet du secret. Plus vite que les mots. Des ruptures qui constituent autant de relances que d'oscillations. Ce qui suppose à la fois de la continuité, des fils ténus à travers reprises et variations. Les multiples passages entre états solide et liquide évoquent précipitations et concrétions. Je n'ai pas encore changé d'avis, pas encore bifurqué. La passion de la curiosité.

//

Tout le poids du monde ici. Le soir quand je reviens l'oiseau s'est envolé. Tout réside dans les nuances. Bon allez, ça suffit. Un lieu où nous nous retrouvons ensemble. Un espace entre là où je passe la main et là où je la retire. L'écho mêlé de la voix lointaine et leurs réminiscences sonores. Parfois, dans une rue, vous entendez un bruit lointain. C'est la chance des rencontres. C'est que le mouvement, qu'on croirait appartenir à la rue, est arrêté. Il leur faut le fond gris uniforme de ses jours.

//

La mémoire et le monde sont une même réalité. Une forme, c'est saisissable, palpable et ça nous préserve. C'est tellement réjouissant, cela me touche, m'engage si complètement. Une énigme ou une simple présence insignifiante ? Rien de précis. Je cherche. Il s'agit toujours plus ou moins alors d'avancer les mains à sa rencontre et de s'en saisir. Nous sentons vaguement, ombre ou lueur, la silhouette fantomatique qui s'élève en nous.

//

La soirée a été douce, trop douce peut-être. Pas de traces qui peuvent confirmer nos dires. Ce que certains ont fait, confronté à l'autre ou à l'inconnu. Nous pouvons nous demander ce qu'est en réalité ce réel, si ce n'est l'idée que nous nous en faisons. Le soleil passe comme un anneau nuptial entre les arbres généreux. Selon une autre combinaison de mots, de sensations.

//

Ils ne savent rien sur toi et pourtant tu n'auras pas le temps de tout dire. Ce plan doit fonctionner coûte que coûte. Je suis fatigué sans avoir sommeil avec cette énergie emplie de lassitude. Tout le contraire aujourd'hui. Je ne sais pas répondre, peut-être pour ça qu'après on écarte ce qui vient de finir. On regarde plutôt ce qui vient en avant. Attendre, toujours attendre.

//

Il est question d'étirement, de délai, de projection, d'attente, bref de temps. Mais un mur qui s'écroule, ça produit un grand nuage de poussière

et une onde de choc. C'est physique. La réalité partout nous guette, à chaque coin de rue, dans chaque regard, il suffit d'un rien pour devenir réel. J'ai le sentiment de passer l'essentiel de mon temps dans ce pli, étrangement absent. Absent, jusqu'au moment où quelqu'un vient frapper à ma porte.

//

Chacun mesure ses émotions selon son propre système, ce qui complique un peu les choses. Figure toujours en transformation, en rupture, toujours en devenir. Vous tirez là où il faut pour faire vite. Une façon de parler pas forcément celle des extraits de naissance. Ce n'est qu'un début croyez-moi. Mais méfie-toi des négations.

//

Je me suis toujours dit que dans la rue on croisait des gens perdus depuis longtemps. Je crois même que si c'était toujours facile, là je commencerais à me poser des questions. Aménager le noir des signes sur le blanc de la page avec une intensité continue. Amour ou haine, douleur ou plaisir. En marche ! Hop, hop ! au trot ! C'est étrange, c'est comme ça.

//

Il faut que je le maintienne au jour, au bord de son précipice. Ce qui précède est aussi exact qu'incomplet et ne suffit pas à tout expliquer. Sous le foisonnement, je sens vibrer la mélancolie. Un beau jour est aussi un météore. Variations qui permettent de rendre sensible l'épaisseur du temps. Nous sommes dans un futur qui a déjà commencé.

//

L'intérêt sur les expériences croisées, l'invitation à leur vécu et à leurs matières sensibles. Nos repères sont bouleversés dans un espace à l'envers. L'abandon des mots. Avec toi c'est toujours la même histoire. Prendre son destin en main suppose une solide passion pour la vie domestique. Dois-je reconsidérer à partir de ce mot tout ce que j'ai lu précédemment ?

//

Admettre l'irrationalité c'est introduire un grain de sable qui fait grincer cette admirable machinerie. Ces affreuses sensations du vain et du dérisoire qui sont inhérentes au fait de bouger. La succession des jours dépourvue de sens, vaste continuum clair, dense et lumineux. Très légèrement décalées

ou au contraire totalement superposées, brouillant les sens. Les mots ne parlent pas, on les rencontre, on les fait parler. Parfois, nous inventions un jeu. Depuis l'instant où il a ouvert l'œil jusqu'à celui où il l'a fermé.

//

Rapporter avec exactitude l'enchaînement des gestes et l'emboîtement des mots. Dans le rétroviseur, je l'ai regardé s'avancer. Il y a de la lumière mais il n'y a personne. Les jours se succèdent comme des images blanches. Les jours te ramènent à la présence de cette voix qui parfois en sait bien plus que toi. On dirait qu'elle n'a pas bougé, qu'elle t'attend tu ne sais où. Je rêve d'un autre monde.

//

L'écho et leur part de mystère, d'incertitude et de suspension. Jamais je ne m'étais trouvé dans une situation semblable. Ce moment où les trajets, les gestes acquièrent la dimension singulière d'un défilement marqué. Les ralentissements aussi bien que les accélérations, les pauses et leurs relances. Au milieu du mélange, de la juxtaposition, de l'accumulation des styles. Il s'agit de se rendre soi-même toujours plus accueillant, plus accordé aux impressions du monde.

//

C'est sa voix que j'entends nuit et jour, qui surgit à n'importe quel moment. Pour commenter, paraphraser, déformer la situation que je suis en train de vivre. En finir, mais en finir avec quoi précisément ? Cet ailleurs est toujours à réinventer dans la distance. On finit par perdre cette admiration. Ce qui n'est pas visible n'est pas invisible. Ce que je viens de voir n'était pas un rêve, mais un souvenir. Nous irons jusqu'au bout, ensemble.

//

Dans le silence de l'attente, l'impression de reprendre ce jeu de hasard. L'espoir d'un temps désirable. Ce serait l'archive d'un livre qui n'existe pas. Même regard, seules les nuances diffèrent. Je veux traverser ce présent. La question des origines, d'où l'on vient et où l'on va. Il y a de ces moments, rares, exemplaires. Peut-on aller au-delà de l'image pour raconter et dire autre chose que le corps lui-même ?

//

Une sensation, l'indicible certitude que quelque chose aurait pu advenir mais non rien. La certitude

de détenir la vérité exclut toute possibilité d'infir-
mation, quand bien même celle-ci serait avérée. Ce
qui se renverse se transforme et c'est autre chose.
C'est la vie, comme on dit quand on va mourir. Là
devant, c'est incroyable mais pas nécessaire de le
croire, ça bouge. Cette démangeaison est celle de
la curiosité. Reste à trouver le bon angle de vue.

//

Le langage est rendu à son épaisseur sensible. Il
déambule dans ses alentours. Il fallait y penser. On
ne voit plus, on devine, on imagine, c'est toujours
mieux. Difficile de pousser plus loin le constat
de contradiction. Il y a un avant et un après, elle
assure un repère, mais aussi une limite. Il y a un
début, il y a une fin, tout le reste circule par menus
échos pleins d'habitude. Tu ne te souviens pas, ima-
gine ! On n'a pas besoin de l'éternité pour rêver de
l'infini.

//

Il y a tellement plus de réponses que de ques-
tions. Il ne pourra plus être question de s'égarer,
de se perdre, de trouver des chemins inconnus.
C'est plus facile de raconter des histoires. Absence
d'agressivité, manque d'habitude. À chaque ins-
tant, la musique nous arrache à un dialogue plein

d'intérêt. Ce n'est pas la question qui est effrayante mais la réponse possible. La compréhension arrive trop tard. Ce n'est pas le moindre des miracles.

//

Je ne t'entends pas, tu comprends, je n'entends plus rien. Ça ne peut plus durer comme ça. L'exercice est cruel mais profitable. Dévaster les barrages. N'importe quelle parole, n'importe quel mot fait référence à la fonction sensible du sens. On a des joies rien que pour soi et sans raison de les dire. Il faudra changer encore sinon on choisira le silence. J'avais la prescience de l'avenir.

//

Je ne pense pas qu'il faille chercher sa pensée, pas plus que forcer son talent. C'est en vain que tu plonges ton visage en toi-même. La neige éclate doucement les raisins. La neige est sourde. Mouvements dans la pénombre. Une ombre mince passe pour qui fait son miel. Le catalogue des choses possibles donne le vertige.

//

Mon souvenir le plus fort est celui de cette ivresse qui s'est emparée de moi. Je pouvais tout dire. Ces

rythmes se sont liés au cœur avant même que le corps connaisse le souffle. L'homme fait semblant de dormir. L'impression d'avoir dit un mot de trop. Un début, un milieu, une fin.

//

Ce n'est pas un aboutissement, mais probablement un début. Ce n'est pas une ligne droite toute simple. Écrire des phrases courtes pour passer d'un point de vue à l'autre plus rapidement. On reviendrait sans arrêt sur les mêmes notions. Il y a un moment où l'on ne peut pas aller plus loin sans créer une monotonie. Je suis présent, je vous attends.

Rien n'est exactement identique. Un chuchotement plus ancien que nous-mêmes. Traduire n'est pas autre chose. Ces restes que sont les souvenirs. À la rencontre des autres.

//

Les mètres, le parcours. C'est une image. On n'est pas seul dans sa tête. Et un soir la nuit tombe. La journée a passé. S'emplir, se déchirer de visions dans des salles vides ? Nous sommes bien plus que la somme !

//

Et je reprends ma marche en avant, dans la nuit ambiante. Une intuition qu'on peut vivre enfin, d'un élan. Et dans une mesure à peu près égale, l'air.

Juste là, au bord, sur le fil du présent. Je traque la possibilité du son. Une fois encore.

//

Des fois je me sens comme Buster Keaton déguisé en Kafka, ou plutôt le contraire. Car personne ici ne sait garder un secret. Je me heurte tous les jours au fantôme de celui que je fus quand je portais un autre nom. Je ne comprends pas toujours tout, il n'y a pas de notice.

//

Cette merveille étonnante entre toutes, douleur parfois. Puisque c'est l'oubli, ramasser les mots dans ma bouche, rien du vent. Sur quoi toute ma tristesse se dissipe, débordant de rêves inachevés. Et on ne sait si c'est la nuit ou le jour. Et sans former de phrases, dans l'immensité de l'instant. Et nous nous disons que son cœur bat.

//

Je n'ai fait sur le moment qu'écouter. Au début, on comprend, puis on tourne en rond. Sensible aux états changeants du paysage, sa lumière autant que ses lignes. Les éléments s'enchevêtrent ou se confondent. Les traces fossiles,

les strates sédimentaires, les plis et les poussées telluriques. Éliminer la stratification de l'expérience. On est beaucoup, maintenant, vous savez.

//

Comme si voir épargnait, laissait s'esquisser un mouvement de résistance. Toute une grammaire nouvelle se fait jour sous mes yeux autour de plis saccadés. Il faut les examiner, en rechercher la valeur, en mettre à jour le mécanisme. Tout au bout de ce long effort mesuré par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Je ne peux pas dire mieux. Comme une réserve. Pour écrire c'est la même chose.

//

Le silence est une forme de courtoisie. Par les circonstances, des jours et des nuits. Si on peut décrire les causes de ce détachement. Quelque chose devrait se passer. Je ferme les yeux exprès. On pourrait disparaître.

//

Un autre jour le sang récent coulait des blessures ouvertes. Je cherche à me convaincre que je me

trouve à ma place. Sur le vif, d'un jour et d'un jour seulement. Je frissonne.

//

Tout est là, qu'on ne voit pas, qu'on ne veut pas voir et dont on ne veut rien savoir. Vous voulez savoir ce que je guette ? J'y entre pour en sortir presque aussitôt. Ce souffle, ce murmure comme une voix. Même avec du vent, surtout avec du vent. Un sens parfois heureux, parfois cruel.

//

Écouter sa propre respiration qui n'est pas vraiment à soi à la fin, au fin fond. C'est pour annoncer son départ. L'art n'efface pas la perte, il lui répond. Il est seul, celui qui parle. C'est à peine si on l'entend. Autant de chances de rendre à jamais présent ce qui paraît perdu. Par quel trouble suis-je emporté loin de moi ?

//

De profonds changements dans la perception du monde. Le trou que l'on creuse, langue dans laquelle on s'enterre, bouche pâteuse de mots creux. Il faut le sens de la mémoire, il faut transcender le temps. Un refrain lancinant vient scander

cette litanie démente. Appeler surtout pour que rien ne vienne. Tout ici respire d'un mouvement antérieur plutôt qu'intérieur. Viens ici !

//

Mesure le jeu des mots et du souffle, enfin. Qui marche dans la direction opposée est perdu. L'écriture se rêve simple captation, saisie de consciences diffractées. Éprouver la vibration jusque dans les juxtapositions incongrues. Les effets de symétrie décentrée, poèmes en pièces détaillées. D'une vue d'ensemble, en tirer un indice, l'idée d'une direction, un horizon, mais rien n'y fait.

//

Un peu d'écume légère que le soleil fait briller, que le vent emporte et disperse. Une façon généreuse, et risquée, d'habiter le monde, comme chaque fois que le désir nous anime. Exercice de la parole, écoute du monde. Quoi que ce soit d'autre ou rien du tout.

//

Mettre joyeusement à jour le désir forcené de composer des ensembles, de les réunir. La fiction devient chaque jour plus hermétique. Mais

l'image revient sans cesse. Mais l'imagination ne peut reconstruire au présent le passé. Voilà un motif suffisant pour tomber sous le charme.

//

Se taire sans doute se taire, au moins baisser le ton. Rester là, immobile derrière son miroir sans tain pour en formuler les vertiges. Dans la force d'un langage qui éclaire les toiles au bord du visible. Les mots chargés du sens le plus provocant et le plus troublant. On reste là tête vide face au vent et ce bruit sous les mots crevés comme des pneus.

//

Tourne la tête comme le monde. Entre ligne de défense et ligne de front. Toujours prêt à tourner encore un peu. Peu importe qu'on soit d'ici ou d'ailleurs. Je suis donc revenu à la case départ. Ça a débuté comme ça.

//

Comme tout passe, cela passera aussi. Sentiment cruel d'avoir perdu mon temps, de l'avoir utilisé à mauvais escient. Sentiment d'avoir consumé mon temps en vaines rêveries. On reste toujours suspendu. Avec un mélange d'humour et de

cruauté. Le langage n'y connaît pas de fin. Les images défilent au pas lent d'un moteur. Les mots rebondissent dans un jaillissement d'étincelles, tel un jouet mécanique. Monter à l'assaut.

//

Ces moments insaisissables de notre vécu quotidien où l'on est absent à soi-même. Je ne suis plus ce que j'étais, ce que je serai, mais pour la première fois je suis réellement quelqu'un. Une grande courbe à peine accentuée comme il convient au fleuve paresseux encombré de bancs de sable. Soulever le couvercle des apparences, retourner les poches des choses. Aujourd'hui, rendues à la poussière, elles creusent l'horizon d'une manière étrange.

//

La même lenteur que la chute des flocons. Et le vent qui siffle aux oreilles. Ces crissements de pas. Effort vain d'abolir l'intervalle. C'est l'échelle qui crée le phénomène. Il y a des zones de confluence. S'extraire du silence, accomplir l'impossible. Lumière hors du temps, en boucle légère.

//

Ce qu'on déchiffre suffit à dire l'excès dont il s'agit. Manière de faire face au chaos, de me comprendre dans ce monde. Du coup, le silence est plus suspect que le mensonge. Ils rendent notre vie supportable. Après avoir épuisé nos ruses, nous sommes gagnés par la fatigue. Malmenés, notre silhouette s'affaisse, nous tirons la langue, nos membres se raidissent. Des traces omniprésentes d'un ailleurs sous forme de paysages affleurent à la surface de notre quotidien.

//

Il n'y a pas de solution définitive à ce paradoxe, c'est pour cela que l'art existe. Ce qui n'existe pas, ce qui n'est déjà plus, ou ne sera jamais. Autre chose à dire, mais pas pour le moment. Le doux plaisir des draps. Chaque regard porté sur le paysage intègre les traces de l'existence passée. Évidemment, cela a aussi ses inconvénients.

//

Au petit jour, la lumière. J'écoute et demande à qui ? Ma volonté me fait trembler, elle est à la fois dans tout mon corps et rageuse. Apparaître disparaître, partir revenir. Si seulement le poétique et le

politique ne pouvaient ne faire qu'un. Avec amour.
Ton visage est tout tendre.

//

L'incertitude est un espoir quelquefois. Ce n'est pas seulement invraisemblable, c'est inacceptable. Avec mes yeux je ne vois rien, dans mes oreilles, un bourdonnement. Deux forces règnent sur l'univers : lumière et pesanteur. Conscience qu'une personne a d'elle-même. Parfois je regarde longtemps devant moi sans rien voir. Combien de temps, d'ailleurs, on peut perdre à en rêver ?

//

Des disparitions comme celle-là, il y en a eu, il y en aura beaucoup d'autres. On s'y projette, on voit tout ce qu'on désire voir. On peut se demander ce qu'il fait là. Je crois que c'est impossible de s'en tenir à ce qui est prévu, on est toujours rattrapé, dépassé, par le flux. Rien n'advient qu'il n'ait vu venir. Mais pour rien, mais pour presque rien.

//

Nous sommes vêtus de débris, nourris de débris, assis sur des débris. Sûr, mais les scories nous tiennent aux parois. Attendre. Ce qui reste à la

fin que l'on n'aura pas dit. Devenir ignorant de soi-même, tendre à cela tout le temps. Ce à quoi j'aspire de mon côté, d'une certaine façon.

//

Retrouver le temps et le prendre. Éléments lumineux, merveille de l'évidence, merveille du caché. Parades et haute voltige. Mais nous ne pouvons pas rester là. Tout faire, désormais, pour échapper à la confusion des sentiments. Une expérience de la dérive, seule à même de nous rendre l'apparition contre l'apparence. Retrouver la constance du faire, l'obsession du faire tout le temps. Fuir, se cacher, enterrer un témoignage, aller ailleurs, trouver la tangente. J'essaie juste de trouver l'équilibre.

//

Nous imprimerons le rythme éclaté de nos trajectoires inverses. Démonstration du jamais plus dans un monde du toujours à nouveau. Le sol est instable. À pas précautionneux, je m'avance. Parcours sur les sentiers inversés.

//

Essayer toujours de garder présent à l'esprit le genre de corrections que l'on doit apporter. Mais

je ne voulais pas seulement comprendre, je voulais croire aussi. Je lui dis cible idéale, un murmure, un marmonnement, puis l'immobilité. Il pourrait, s'il faisait attention, sentir mon souffle sur sa nuque mais, même à ce moment précis, ça ne changerait plus rien. Car le matériau sur lequel on travaille est toujours, forcément, contraignant en un sens.

//

Créer une façon de montrer ou de donner à voir. Les armer de patience, les pousser au scrupule. Un point de vue inoubliable sur la ville. Ce qui en revanche est très nouveau pour qui veut regarder ici. Il faut prendre du recul et passer à autre chose. Nous ne vivons jamais qu'une seconde à la fois.

//

Je ne pense pas à l'aube impossible. Mais j'en suis loin, très loin. L'intention est du reste de sortir de l'impasse. La réponse est non, je viens d'ailleurs. Le chien qui aboie dans le fond. Une vie dans le présent, dans l'instant. Disons pour faire bref que les découvertes apparaissent comme évolutives. L'important pour la photo sera le visage, s'il a un sosie changer quelque peu le visage. Cela ne se voit pas au premier coup d'œil.

//

De la lumière manque, temps gris. Personne ne peut ni ne doit chercher une logique dans l'enchaînement des événements. Suggérer à la fois le brouhaha des choses et les cris émis par une gorge humaine. Confondre le sujet et l'objet, l'intérieur et l'extérieur. Par sa spontanéité, son jaillissement irréprouvable, son innocence. Le tic-tac de l'horloge dans la nuit est comme le bruit monotone d'un train subtil qui bouge, d'un train qui avance. Personne n'a remarqué mon absence, ni cette déflagration proche. Les os se détachent un à un.

//

Le monde et son miroir et cet espoir dans le miroir. Un rien suffit. Et c'est le monde rempli d'un sens nouveau. C'est toujours cet instant qui s'arrache à lui-même, et toi avec. On entend une musique sous le silence. Je n'aurais pas dit un mot, même au pire. On écoute les bruits. Mais rien n'arrive.

//

Un autre jour le sang était récent, il coulait des blessures ouvertes. Quelques mots répétés, toujours les mêmes. Rien ne change. Ce qui me déplace ainsi en moi-même c'est l'absence de tout repère

familier. Un paysage, une végétation, un ciel, une lumière. Je suis déplacé vers l'exactitude dans le déplacement lui-même. Plus ça change, plus c'est la même chose. Rien n'est brodé.

//

Ce n'est pas par un raisonnement qu'on y arrive mais par une illumination. Ma mémoire s'enfuit tellement, de jour en jour, que je ne suis plus maître de rien. Ni du passé que j'oublie, ni à peine du présent. Je suis toujours tellement occupé que je perds de vue, ou crains de perdre, ce que je devrais faire. Nous nous souvenons d'une chose et pour nous la remémorer nous empruntons différents chemins. Chaque souvenir nous conduit à la même chose.

//

Si nous réfléchissons bien, chaque nouveau souvenir nous éloigne de cette chose. Sa lumière estompe les formes. Afin de mettre de l'ordre là où il n'existe que le désordre du devenir qui emporte et efface tout. Autrement dit, pour garder une trace. Une clarté, une échappée. Habiter l'instant. Mais un peu plus tard ça pourrait changer. Osera-t-on ensuite le dire dans un autre contexte ?

//

Épreuves conceptuelles sans terre promise au bout du périple. Et puis là, non, ce n'est plus le cas. Je ne veux pas ralentir et hacher la phrase. Nous voudrions avoir un destin, une histoire, un bon gros fil rouge. Il n'y a qu'au large, sur l'eau, que règne le calme. Retour au motif. Il y a donc une forme de sélection qui s'est opérée. C'est évidemment le mouvement qui est intéressant, l'émotion qui initie le geste. La vision derrière la vue. Pas dans un labyrinthe.

//

Ne pas craindre les ratures. Il y a sans doute toujours un effet de mimétisme avec ceux que l'on aime. Mais très vite sa forme dépasse son objet, comme par ironie. Il n'est pas besoin ici de volonté puisqu'on ne veut que ce qu'on peut aussi ne pas vouloir. On cherche dans ses souvenirs. Le monde avance et nous disparaît en lui.

//

Le sol ou l'air fourmille de virgules noires régulières qui se cristallisent en paquets. Il y a le durable et le passager. L'instantané nous fascine en tant que tombeau du temps. Je ne reconnais pas le son de ma

voix. Un silence sans rime s'accumule dans l'espace. Et, comme toujours, dans l'espoir d'autre chose. Le corps est un chasseur différent et la proie un prétexte. Un voyage qui ne finit jamais.

//

L'enfer ce n'est pas seulement les autres, mais notre séparation des autres. Il nous semble, malgré le vertige, avoir tout compris. Ici c'est une parole entière, encore. Entretenir une curiosité, maintenir ou inventer une discipline. J'ai l'impression que je bouge mieux, lorsque je suis entraîné de cette manière. C'est autre chose qu'on n'y cherche que du sens, l'audace d'une douceur qui ne voit pas jour. Quelque chose qui n'a pas renoncé à chercher.

//

Je ne fais que suivre les lignes. Je prononce une parole qui peut paraître absurde. Tout participe à la totalité du tintamarre et du tournis de saveurs et d'images kaléidoscopiques. Tout se mélange et rejaillit, se tisse et se métisse dans un même flux. Dans le silence retombé de la nuit traversée. On se balade sans cesser de relancer nos curiosités. Ce grand terrain de jeu procure pourtant une étrange impression, une forme de déception.

//

Un terrain vague mélancolique et désuet. Sans cesse il est des hommes éveillés dans la ville. Naturellement vous aussi vous en prenez un coup, vous devenez le centre de rien du tout. Poursuivre ainsi longtemps encore son chemin avec la même obstination, et faire claquer ses talons dans la nuit de l'inconnu. Dans la nuit sans qu'on puisse seulement imaginer ce que l'on va y croiser.

//

Donc pas de stratégie ni de programme, juste cette position d'attente que j'ai déjà souvent évoquée. Un dernier coup d'œil pour s'assurer de son choix. D'abord des pensées, des idées éparses, impossibles à lier entre elles. Je me demande si entre ce que j'observe et la réalité des choses il y a vraiment une telle différence. De s'enfoncer entre les lignes comme dans des sables mouvants. Il existe des résonances communes, des correspondances entre ceux qui vivent dans le même espace.

//

Vague aveugle qui va effacer un peu du trait de l'horizon. Il faudrait arracher des nuages, s'en

aller. Pas forcément une mauvaise idée. Pas le mouvement, il n'y en a pas. On attend quoi pour sortir ? Revenir à l'assaut, mais buter toujours dessus. Hors de portée de mon imagination, irréductible au langage. Ce qui compte ici, c'est ce qu'on parvient à dire. La forme d'une ville comme un livre ouvert. Lenteurs qui sont un chemin. Une autre histoire, encore une.

//

Maintenant, je le sais, la sensibilité n'est pas un concours de bienveillance. Ce n'est pas une mesure utile parmi les animaux. Bref nous devons nous reposer un peu maintenant que le jour décline. Oui, on tiendra. Tu marches au bord de la rivière. Où ça niche ce qu'on se cache, des morceaux de mémoire. Il n'est pas aisé d'y répondre.

//

Il y a de l'homéopathie dans ce travail. Approcher sans se risquer, c'est toujours où tu veux quand tu veux, je ne fais pas exprès, après. L'impression d'une grande évidence, comme d'un discours spontané ou improvisé. Ce n'est pas grave. Je devrais gagner un peu de terrain, avoir le temps de penser des stratégies, des méthodes, des embuscades. Il y a prescription, ce qu'on

appelle le délai de déchéance. Ce qui compte c'est l'entrecroisement des regards. Perdu dans le brouillard.

//

Comment ne pas se laisser envahir par la lassitude et le découragement ? Demain j'aurai peut-être déjà tout oublié de ces instants. Il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir le suivre. Rues étroites et profondes. Les heures trop vives de nos vies. Et mes pas peu à peu m'y ramènent. La ville disparaît entièrement sous une brume pluvieuse. La plus libre, la plus souple, la plus voluptueuse des danses. Mais c'est très drôle.

//

Cela qui commence à la trace et qui va à l'effacement. Un sentier pour qui veut s'en extraire. Des gestes interrompus, des gestes colorés. Pour un moment encore demeure un espace, une profondeur presque légère, à peine menacée de nuages. Le profond passé et l'extrême présent. Le sentiment formidable du travail bien fait. Un temps s'est avéré nécessaire.

//

Je vis dans l'impression qu'il me faut sans cesse lutter avec cette brume de la mémoire. Et la marche est un trou noir à métaphores. Feuilletter doit être un peu comme respirer à fond. Les corps se frôlent, s'évitent, parfois se heurtent, dans une étrange chorégraphie. Sur ce point nous nous ressemblons.

//

Ici tout sera dit, pour le plaisir du son, du choc, de l'entremêlement. Le constat n'est pas amer, mais lucide comme blessure au plus proche soleil. En donnant à chacun cette sensation d'infini qu'il espère par seule possession d'un fragment. Monde concentré dans son seul regard qui s'ouvre, se noue, au gré de la main. Si on est étranger quelque part, ça veut dire que du jour au lendemain on peut s'en aller. Il faut faire comprendre les choses malgré tout, sans l'image. Miroitements des événements selon le regard.

//

Cette affection retient le temps présent, le fait durer dans un espace sans bord. Entre l'inutilité de faire et celle de ne rien faire, je préfère la première.

Pas à le traduire, non cela il ne le peut pas. Les raisons, comme visage et corps, empêchés, sans accès. Même si le retour peut ne plus être assuré. Ligne de basse électrique obsédante pour reprendre souffle.

//

N'importe qui nous parle et n'importe qui pourrait prendre sa place. Je n'en ferais pas plus là-bas qu'ici, même si nous sommes peu nombreux à nous en contenter. Je reste persuadé que cette perfection dans la suite de rapprochements est nécessaire. Nettoyer les ombres pour leur donner un joli fini bien mat. Je passe trop vite pour m'informer suffisamment. Qu'une petite lueur puisse se diffuser harmonieusement en leur centre. Tout ça le long d'un mur, en préparant un cambriolage.

//

D'ailleurs, on ne demande rien, mais on sent que chez elle c'est différent. Elle obéit simplement à d'autres rythmes. Sous l'impulsion de forces qu'on ne peut deviner ou d'une logique qui échappe. Sans timidité, sans hésitation, mais aussi sans solution de continuité. C'est la réflexion qui me rappelle que j'attendais autre chose. Chaque jour a son addition qu'il faut payer.

//

Couleurs, formes, collages, accidents s'inscrivent dans une dynamique du décloisonnement. Avec le temps, le talent est devenu une industrie. Certaines juxtapositions permettent des suggestions. Ce n'est pas tout à fait une promenade. Les mouvements circulaires et lents des astres. Mon être est pénétré par cette sensation nouvelle d'immensité. C'est bizarre on dirait que quelqu'un photographie avec un flash. Ressentir ce mélange d'indifférence, d'ennui et de plaisir.

//

Une course de vitesse, un emmêlement d'événements, une captation de l'atomisation du temps. Un ciel changeant rafraîchi par les nuages, sous une timide chaleur. Je suis où cessent les mots. Ne plus rien savoir de la couleur des choses, du goût du parfum. Se plaire au souvenir de la fatigue du jour, de sa parfaite inutilité. Demander son chemin.

//

Et sans doute peut-on le lire comme tel. Cette émouvante beauté nous regarde. Croire qu'il y a une réponse qui précède leur question, là où

il n'y a qu'une scène invisible. Un questionnement dénué de fin. Mouvement de torsion entre le réel et l'imaginaire par lequel se tisse l'infini du sens. À chacun de faire ou de ne pas faire la découverte de son propre lieu. Basculer du jour à son reflet et de l'autre côté de la nuit. Il y a des mots comme des nuages, des torrents de mots dans le ciel.

//

Impression de déjà-lu, cette phrase écrite, on n'y voit que le reflet d'une lettre. Ce n'est peut-être que le travail de cette reconstruction même. Ça peut sembler paradoxal. Et nous y sommes, dans cette tension. Je sens qu'il se rapproche. Tout se passe dans la tête avant de se passer sous les yeux. J'avais oublié comment ça faisait. Autant de questions encore en suspens.

//

C'est une impression confuse, un bavardage. Je cherche d'abord ce qui dans ma mémoire se distinguerait de l'ensemble. Je sais que ça a du sens. On aime à penser que les choses nous parlent. N'y a-t-il pas une autre manière de s'en prendre à l'évidence ? On y est déjà, forcément gêné ne serait-ce que par l'angle des murs. Ce n'est

pas la question. Après réflexion, j'en suis finalement venu à un compromis. Mais nous n'en sommes pas là. Il n'y a qu'une seule histoire : aller jusqu'à.

//

Si quelqu'un veut me trouver ce sera dans un champ, toujours le même, celui qui est suspendu. Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît car tu ne pourras plus t'égarer. C'est accentuer, insister, creuser, délimiter tel ou tel contour, proposer aspérités ou arêtes. L'avenir est rare, chaque jour qui vient n'est pas un jour qui commence. Nos pas entretiennent la route, les herbes et leur vert de liberté. J'ai connu l'hésitation autour de moi.

//

Au fur et à mesure que vous devenez plus fidèle à vous-même, c'est cette direction que suit votre chemin. Là où la logique est triomphante, il faut nourrir ses obstacles et se fixer d'autres objectifs que la transparence du langage. Non parce qu'il n'y a plus de chemin mais plutôt parce que tous les chemins ne mènent à rien. Rien n'est simple et les choses nous échappent souvent.

//

Je devrais les interroger, on verrait quelles sont les réponses aujourd'hui. C'est une chose qu'on ne peut pas lui enlever ça, ni la lui reprocher. L'illusion mesure l'avancement des travaux. La même perte par défaut, si l'on ose dire, qui est de tous les temps et de tous les lieux. Cet autre monde et ce secret vont bien en deçà de ce qu'on entend ordinairement. Au fond du corps et même avant le corps et bien avant la parole. On préfère drôle à absurde.

//

C'est très agréable cet engourdissement sans se laisser aller à dormir. Comme une épave à la lisière d'un autre monde, une fois fugitivement aperçu jamais oublié. Ma tête est vide et désertée ce soir, un théâtre où la représentation vient de s'achever. Une stupeur que l'on cherche à sonder, mais on a seulement reconnu notre déraison. Rien n'y fait, toujours le même émoi.

//

Elle entend quelque chose que je n'entends pas. J'aurais voulu dire ce silence, je ne sais pourquoi, peut-être pour le faire durer ? Je n'ai d'ailleurs

pas à faire semblant. Il se passe tout de même quelque chose en ce moment qui devrait retenir notre attention. Il me faut des preuves plus solides. Tout est vide.

//

Jamais je ne ressemble à mon visage, je ne suis jamais ce que je suis. Du passé dans le présent comme des souvenirs perdus. Comment vivre sans, en inconnu devant soi. Volonté de couper court à tout déploiement, de soustraire sans cesse ce qui peut se présenter. J'insiste sur les variantes. Ce que tu ne racontes pas à ta femme ni à ton ami, raconte-le à un étranger. Mais où est-il donc ce voyage ? Et puis surtout il y a le vide du temps qui enveloppe tout.

//

La mémoire est aussi extérieure que le monde m'est intérieur. L'avenir est un grand vide. Le vent conjugué aux déplacements imperceptibles de l'ombre et de la lumière franche. Un faux rythme. Le bruit du monde qui arrive vers nous de l'extérieur comme les pas de la pluie. Le vacarme d'une usine ou le cri d'une foule. Finalement, cela ne disparaît que pour mieux revenir. Une forme faisant

naître des instants uniques et impossibles. Faire ce qu'il faut pour.

//

On vit comme on raconte des histoires. Un désir, une émotion, un lieu. On sentait approcher, dans la nuit, la chaleur. La vie se détache de l'enfance. Tant de souvenirs enfouis ou effacés volontairement mais toujours là. On en arrive, après quelques années, à se demander comment s'est produit cet éloignement. La blancheur d'une taie d'oreiller, linges devenus des chiffons ramassés comme de vieux journaux. Tout ce que je sais et que vous savez déjà puisque vous l'avez vécu ou vu ailleurs sous une autre forme.

//

On a bien la tête quelque part tandis qu'on joue à vivre. Le temps s'est arrêté, j'ai décollé vers le futur avec comme bribe du passé, ces mots recrachés. Il est construit par tranches d'approches et d'éloignements de lieux. J'attends l'impact avec cet inconnu qui tente de dissimuler sa curiosité. Cet acharnement à trouver un jour favorable, un angle d'observation final, une sale manie ? Ce n'est pas une envie, c'est comme un appel, le chant des rues qui m'attire comme une sirène.

//

La caresse découvre un manque, une carence, un vide, une absence. Le mur s'écroule. Aux heures des défaites, la parole se décline en slogan. Dans les interstices, dans la matière, dans la densité de la langue, dans la respiration soutenue. Mon esprit alors brusquement se déplie et je redeviens réel. Retour à l'envoyeur.

//

L'obstiné, qui est là tous les jours, que ça morde ou pas. On ne sait même plus quoi, et puis hop, c'est l'heure des informations. Pour contrer le temps. Moi bien sûr je n'invente rien, je me contente d'écouter les bavardages lointains des absents. La composition, dans cette présentation, équivaldrait à une dictée. Vie médiocre égale passage à vide et silence. Une litanie d'indices, soustraits au hasard. Apprendre à jouer ensemble.

//

À toutes jambes fuyant l'horizon, enfin n'entendre que musique dans les cris, assez ! assez ! Avant d'aller plus loin, il convient d'examiner la notion générale d'identité. Dans les interstices, les marges, les places laissées libres. Un volet, une lumière,

un feuillage vertigineusement dense. Nous ne pouvons pas aller plus loin que le doute, mais gardons cette hypothèse à l'esprit.

//

Je sais que je dois, au fur et à mesure des audiences, éviter de m'habituer. Malgré soi on résiste à l'émotion. Il y a une ligne une seule, deux personnes appellent en même temps et c'est terminé, ligne occupée. En moi gronde une ville, grouille la foule dessaoulée, ses envies au hachoir. Il semble qu'on ne puisse en sortir. L'abandon par les mots. C'est le monde réel, notre immuable mystère.

//

Nous n'avons pas l'espoir, nous lui donnons refuge. Un futur qui porte nos noms. Des moments d'ancrages succèdent à des moments de pertes de repères. Quelqu'un qui m'oblige à lui parler de face comme un sourd devrait pouvoir lire sur mes lèvres. Une image liée aux relations que nous entretenons, nourries de sentiments et de désirs. Tu n'as pas le temps en main. Cette sérénité retrouvée nous rend moins performants pour tout ce qui réclame un peu de concentration. Cela suffit pour l'instant.

//

Les rejoindre pour faire partie de la famille, me blottir contre tous ces inconnus. Chercher le soleil et ses fraîcheurs et ses jardins. Demain même si la lumière demeure difficile nous y croirons. Le sens, mis à mal, pas nié. Vertige du temps qui passe à la bordure de la ville, frontière où tout se joue. La journée se met à bégayer.

//

Je les manoeuvre au rythme d'un va-et-vient qui me donne presque le vertige. La seule présence tombée comme un bloc massif, une sorte de suspens où tout se pétrifie. Tu es ailleurs. Le monde est langage et le langage est une manière d'agir sur le monde. S'adapter n'est pas accepter de changer mais toujours se penser dans la permanence. S'adapter c'est tâcher d'oublier au plus tôt c'est tout. Finalement, je m'en réjouis.

//

La grammaire des convenances et la grammaire des formes. Figés, engourdis, finalement inanimés dans des simplicités comme rancunes ou habitudes. Ça ne veut pas dire que les textes se mettent à faire danser les images. Le désenchantement, le

refus, à approcher par petites touches, à expérimenter, à nommer avec plus de fraîcheur et de violence. Je voulais lui rappeler d'où l'on venait.

//

Ce n'est pas un hasard, on a tout essayé. J'appelle, j'entends, je vois. Je veux savoir dans quel état je vis, et ce que contiennent ces instants et ce qu'ils referment. Quelque chose se passe, tout peut arriver, surprise, étonnement, rencontre. En chacun l'inconnu s'alimente de ces apparitions vives. En un parcours qui creuse le lien caressant l'universel en chacun de nous. À cause de cela, la discussion pouvait durer très longtemps. Et puis surtout, il y avait la lumière.

//

Mais ce sont aussi les éléments qui permettent la rencontre et le dépassement des distances. On n'a plus rien, que dire ? c'est pas beaucoup ! La moindre perception, quelle histoire ! Dans l'effroyable urgence pourtant de l'affaissement. Tout est ouvert, tout est clair. Il n'y a pas de secrets, ici, maintenant, dans ce paysage de néant. Les rues et les magasins sont vides, les gens restent cloîtrés chez eux, comme plongés dans un long sommeil.

//

Il n'était pas homologable. Changement de régime de signes. Il était en moi depuis longtemps mais n'est apparu qu'il y a quelques nuits. Vous m'avez mis la puce à l'oreille et ça commence à démanger. On entend derrière sa porte le fracas du vide. À ce tour, ce mot, cette musique, c'est peu, c'est beaucoup. Et c'est là dans ce nulle part que ces riens vont se battre, et quasiment s'entretuer. Dans le frémississement d'une inconnue. On est l'épaisseur et c'est encore un mot.

//

L'éternité des fragments s'en préoccupe. À quoi bon, dit c'est dit. Comme sait le faire le rêve, si apte à faire paraître le disparu. Ici s'énonce une frayeur froide qui lutte contre l'incompréhension et l'usure des mots. Se tenir en dehors de la marche des choses. Ce que je n'ai pas en mémoire, c'est le plus souvent un autre silence. Cela se voit dans mes yeux. Une mise à distance. Selon un ordre que l'on improvise toujours.

//

Dans la quête d'une harmonie qu'on ne croit même pas créer, mais simplement reproduire. Comme si

nos yeux n'avaient jamais rien vu. Mon corps, c'est le lieu sans recours auquel je suis condamné. On entend une voix qui raconte et va se perdre. Vous vous arrêtez là, vous souriez. Égarés dans le soir d'une attente interminable.

//

C'est son usage qui détermine sa valeur. Les feuilles traversées de lumière se changent en émeraudes, en topazes. Comment faire sans expliquer ? Brusques métamorphoses de la lumière électrique aux tons crépusculaires et étranges. Elle détecte les fibres des moindres ondes. Ne pas suivre, ne pas être suivi. Dire droit en laissant le corps tomber dedans. La légèreté s'aggrave légèrement.

//

Un visage est un cri qu'étouffe un visage. Je pense à la chaleur que tisse la parole autour de son noyau. Celle de pouvoir parler. Des mots, des idées, des noms inconnus, à moitié oubliés, me revenaient à l'esprit. Une écoute qui dispose au monde en même temps qu'elle l'incorpore à soi. Regard prolongé. Silence.

//

Son aveu sur le pas de la porte comme une ridicule vengeance. Comme le voyage, comme la zone. Quand on rencontre les gens, ils ne connaissent ni le début ni la fin de notre vie. Raccourcis et courts-circuits. On sait que c'est fini quand on voit que cela n'a plus de sens de continuer. Loin des regards indiscrets. C'est important la monotonie, mais on essaie tous de varier. Il fallait trouver la solution dans le cauchemar même. Les lumières s'éteignent une à une.

Les transformer c'est un début. Il fallait trouver un équilibre. Comme une attente et une révélation. Tout le temps pour voir ce qui se passera, ou pas. Dans ces circonstances je n'entends rien en retour. On perçoit tout cela dans la nuit. Mais tout est différent désormais.

//

C'est encore de la disparition dont il est question. Les marches, les pas. Il y a des questions que je n'arrive même pas à formuler. Lambeaux de pensée, bouts de phrases embrouillés, polyphonie éclatée entremêlée de sons. Musiques, chansons tronquées comme des souvenirs confus. Comme un apaisement. L'origine où tout commence.

//

Dans quelle ville sommes-nous ? On attend si bien d'ailleurs que tout s'embrouille. Cette musique des formes, cette assurance tranquille. Mais la lumière est comme retenue par un mur. D'un seul tenant, d'un seul sens. Je suis sûr que tu as vu quelque chose ?

//

L'oreille peut y entrer sans obstacle et c'est aux dépens des rapprochements, des mesures. Ce qui leur est commun. Garder mémoire d'un éblouissement, faire advenir l'imprévisible. Lire la partition comme si on ne l'avait jamais entendue. Faire et défaire l'obscurité favorable des miroitements. Mémoires recroquevillées des balbutiements. Comme le sont aussi d'ailleurs les nuages ou les troncs des arbres.

//

Il n'est pas commode mais avec ses chemises de toutes les couleurs il a l'air drôlement heureux. Tu diras qu'on n'a plus de souvenirs. Divagation hésitante. Rien de plus.

//

Ralenti, coup de tête. C'est moi qui suis en train de regarder à travers la vitre. Les enfants courent à perdre haleine. Du mal à les suivre. Les traces de ceux qui sont passés par là avant nous. La forme, le surgissement violent de quelque chose de caché. Enveloppé d'une belle lumière changeante. Mais dans ce silence réside une terrible violence.

//

Une impossibilité de liens, inéluctable. Sans foyer particulier tout autant que partout chez soi. Pas simple moment sans rapport avec le tout, pur jaillissement. Une promenade réussie. Mais on n'y parvient jamais. Un livre devient un autre livre à chaque fois que nous le lisons.

//

Certains jours, on croit voir apparaître des formes dans les nuages. Commenter l'intrigue et l'image. Je crois qu'on ne se rend pas compte de la vérité et de la profondeur de cette évidence. Tout est tellement évident. Car tel est le secret. À surveiller de près, à punir parfois.

//

Montée d'une marche dans des escaliers sans fin, mains posées sur le bord. Entre ces murs, sous le plafond. Ces strates s'entremêlent, agissent les unes sur les autres, parfois se confondent. Pendant la nuit, je me suis réveillé plusieurs fois, frissonnant. Sans doute plutôt cela, oui.

//

Rien que la main de la nuit qui tient et guide celle du jour. Mais on ne va pas s'en tenir là. Peut-être mon souvenir le plus brutal. Je me laisse gagner par la déambulation. Cette fête n'a qu'un temps. Le sens de la mémoire, il faut transcender le temps. Ce dont il est question depuis le début. En effet c'est un vaste chantier.

//

Un trou dans sa vie. La forme que ça prend. Il invente, tout en marchant au hasard. Que ce peu d'air suffise. Un dire que sa restriction rend admirable. Il y a un trou, un gouffre en lui. Il me semble également que tout est affaire de montage.

//

Dans les journaux en période de conflit, de catastrophe naturelle, le même phénomène se répète inlassablement. Inventer c'est sans doute un bien grand mot. La crise dont on parle a un goût amer, lacrymal. Un son est un son parce qu'il y en a d'autres. Un signe sans force pour des champs de forces. L'écriture est liée à l'infini. Chercher sans cesse un point d'appui. Et vous, ça va ?

//

Je suis une frontière qui n'existe pas. Se laisser croire qu'il y a peut-être au-delà du cadre de cette fenêtre quelqu'un quelque part. Comme une sorte de crépuscule ou de purgatoire n'ouvrant à rien d'autre qu'à la nuit et à la disparition. Et bientôt des formes oblongues ne se nommant pas. Ce sont les plans qui nous perdent.

//

Pas une chose au monde qui ne soit nuage. Le plus simple est de parler avec ses mains. Manière de vouloir à toute force composer des ensembles avec des éléments qui à première vue n'auraient rien à faire entre eux. Énigmes dans la circulation du sens.

//

Je vais vous dire ce que je souhaite réellement, alors dites-moi ce que vous voulez vraiment. D'ici là, ne laissez pas la nuit terminer seule ce que vous aviez commencé. Je vois aussi un sablier pourfendu se remplir de raisons. Plus tard, lorsque j'offre mon cadeau, l'instant est intact.

//

La distance qui nous sépare, ce long fil qui nous tient. Comment faire proportion par les temps qui courent ? Ici et là des allures de mémoires ou bien de testaments. Contre les monstres les nœuds de langues. Soulever une question pour éveiller une inquiétude, sans la poursuivre, quand elle aurait pu détourner la suite du propos. Je ne suis qu'une ombre.

//

La mémoire se perd, se délave dans le temps, s'efface sans que se lèvent d'autres figures. Seul endroit des tristesses. Le droit à l'éphémère. Il y a des phrases qui façonnent et celles qui racontent. Le vent dans l'autre sens. Reconduire au lendemain le bruit des autres fois. Je ne sais pas si vous m'avez bien compris.

//

Par un matin tout blanc. La vie, comme elle jaillit et nous éclabousse. Il faut écrire la légende de notre passé. Je fais attention à la part d'invisible. Je dirais plutôt l'envie, le désir, l'espoir du sens. J'y vais, j'y suis, je suis là, c'est maintenant. Une force expressive et une profondeur de vue. Un incomparable regard sur le détail des choses et des êtres. Ça ne va pas du tout de soi.

//

Même un chantier peut sembler intime et chaleureux. On perçoit tout cela dans la nuit autour. La route est longue. Mais de cet autre, je n'ai aucun souvenir. Si ce n'est que tout cela est bien moins léger qu'il n'y paraît. Pas exactement le même son mais une variation, même registre, seules les notes changent. Se dire, en trois phrases, quelques mots.

//

Des hypothèses parfois incomplètes telles qu'elles surviennent à l'esprit. La plupart du temps à notre insu. C'est là le paradoxe. Les flèches qui produisent un sens giratoire inattendu nous entraînent dans un vertige. Une volonté évidente d'éviter tout repère réaliste. Le jour est une escale

nouvelle. Ces mêmes sons étouffés, ce cocon enveloppant. Toujours le même tracé, visiblement la même inclinaison.

//

Le froid sur la peau, dans tout le corps. Et dans sa nuit profonde, elle produit bien quelques étincelles. Le rythme et la mélodie en sont le plus souvent absents, au plus esquissés. On voit, et de ce fait si clairement la vie s'enduire de douleur. Obscurité d'une nuit absente, lumière d'une pénombre perpétuelle. La vie s'est attardée, c'est tout.

//

Nous avons perdu tellement de choses. Tout conduit à la couche sur laquelle l'envie parvient à se satisfaire. Et aujourd'hui c'est vous qui m'évoquez ici celles de là-bas. Quand quelqu'un commence à parler, c'est toujours quelque chose d'étrange. On ne comprend pas ce qui nous arrive. Et en plus, ils ont la propriété singulière de nous survivre.

//

C'est une forme d'écriture à partir des mots qui sont déjà là. Le pardon est un échange. Un ailleurs

sous forme de paysages ou de motifs qui affleurent à la surface de notre quotidien. On est là comme hors du monde. Nous sommes sur notre fin. C'est un défi d'autant plus grand que de se risquer à la facilité, tout en demeurant très simple. C'est de là que je viens !

//

Sens de l'humour ci-inclus, dans le sens du renversement, ça va de pair, c'est selon. Quelquefois nous serions temporairement hors service. Prétendant n'importe quoi. C'est tellement plus facile, pour masquer tout ce qui ne ressemble à rien. Et moi je me dis que l'on touche quelque chose de très en arrière. Avec autant de respect que de soif et de faim. Pour ne pas dire toujours, à élaguer, rogner, supprimer, plutôt qu'à ajouter.

//

Le monde reste comme un décor. Le vide étonnamment vivant perturbe la perception amoureuse du corps vertical. Ce qui advient passe, mais reste la poussière à travers les filets de l'ennemi. Enfin il fut capable de lui dire qu'il l'aimait. Tout est tellement évident. Des lignes d'impulsion qui composent une course sans fin. La question qui s'impose alors est celle de savoir comment inscrire cet inattendu.

Mais il ne faut pas moins revenir à la projection d'un avenir, d'une union future.

//

On s'arrête au bord de quelque chose. Il y a encore des failles dans l'enchaînement logique des preuves. Des visages, des rues, des villes dans le crépuscule où se mélangent toutes les couleurs. Chacun ses obsessions, bien sûr. Ne laissant rien passer, ne laissant rien se perdre. Dans le désordre. Des voix, pas vraiment étrangères, construites de toutes pièces avec des bouts de moi. Imaginer davantage, projeter aussi. Concilier l'impossible mouvement, l'illusoire immobilité. Il faut continuer.

//

Nous ne faisons qu'apparaître dans un monde soumis comme nous au pouvoir du temps. Et puis partir. Mais quelle que soit l'accumulation, il y a toujours un reste, ce qu'on n'aura pas dit. Prisonnier d'un soudain engourdissement du réel, d'un appesantissement du monde. Peut-être la désinvolture est-elle encore pire que l'indifférence ? Une attention extrême pour les choses.

//

De quoi avons-nous hérité ? Une bulle de lumière hors de laquelle une forme humaine évolue. Je suis bien plus moi-même quand je ne le dis pas. Entre maintenant et désormais, le temps fut-il, le temps sera-t-il, vide ? Il n'y a pas de miracle. Le temps avoue son pouvoir de destruction. Voiler les miroirs.

//

Mais je me demande tout de même : peut-on écouter un ministre sans rire ? Après quoi tout rentre dans l'ordre. Un geste auquel on ne saurait jamais le réduire. Ces poussières collent au pas. L'époque et nous-mêmes fabriquons de l'oubli, nous le savons tous. Dans l'air distant, les pas se forment d'eux-mêmes. Voilà tout ce que je sais faire.

//

Croire à ce qu'il me disait. Ce que nous avons bâti ensemble, la beauté de cet édifice. Autrui est une limite. Le souvenir en nous de sa beauté. Symétries, coïncidences, répétitions, effets de miroirs, écrans. Qui saura y regarder de plus près y verra sans doute bien plus encore. Des ombres dont

le silence et le vide me frappent au visage une fois le seuil franchi. Se laisser tout le temps. Et c'est un réel soulagement. Je me retiens de respirer.

//

Sa présence change tout en moi, c'est insupportable et attirant. Une lumière trop vive après ces longues minutes d'angoisse en pleine obscurité. Quand j'ai une idée en tête, elle déforme ce que je regarde. L'événement est survenu et ne se reproduira sans doute pas. Une manière de signifier ce que peut recouvrir d'incertain, de flou, un instantané. C'est l'heure de partir.

//

Dans l'ombre puis dans la clarté. Nos accrocs disent mieux le temps qui a fait ce que nous sommes. Révéler, fixer le silence. À quels carrefours de flux visibles se trouve-t-il ? On ne peut inventer aucune exaltation ni celle de la couleur ni celle des mots. Autrement dit, donner à entendre au creuset du langage la rumeur du monde. Il détruit et fait renaître entre les mots les choses usées par l'habitude.

//

Le temps ne se rattrape plus. J'écoute, j'entends du silence et c'est en dessous l'image versée de la nuit. Je ne veux plus être sensible qu'aux douleurs. L'essentiel est en mille morceaux. Le craquement d'une allumette. Mais la comparaison s'arrête là. Et l'avare silence et la nuit massive. Le décor est toujours à peu près le même, mais c'est la dernière scène qui va se répéter. Je continue jusqu'à épuisement dans la nuit, sans dire un mot. Sans les reconnaître.

//

Des instants rares à savourer. Se méfier des urgences sonores, de l'emballement des rythmes. Traversés par une parole insaisissable, énigmatique, qui ne nous appartient pas. Nous délaissions les sommets et les plaines, nous nous moquons des visions en étages. Je pense à la disparition comme à une équation, une chose sans surprise. Je ne peux en reconnaître aucun. Comment enchaîner ?

//

Je suis aussi pauvre que les morts. Tout semble presque vaporeux. Il existe un danger terrible à ne pas douter. Il faut garder une enfance du regard sur

toutes choses. Je ne connais rien de plus sérieux. Le temps qui passe, qui fait du visible avec de l'invisible. Un chemin ou une cohérence qui tient à un questionnement insistant. On se dit qu'on aurait aimé tout garder. Comme quoi il y a à faire au cœur de ce qu'on nous dit désastre.

//

Démarche traverse, entre bifurcations, traces et impensés. Il n'est pas question d'atténuer la division. Porter au plus haut point les zones de tension et de rupture. Ça doit être pour ça la question. Et de fait, je travaille beaucoup le rythme de la phrase et des paragraphes. Silence qui se prolonge, n'en finit pas. On peut encore attendre un peu. Qu'est-ce qui manque ?

//

Tout n'est pas signe. Scruter l'apparente inertie du matériau, et déjà apercevoir ou imaginer l'intention. En tant qu'il est celui qui par lequel, dans lequel, le monde devient chaos. Tout va bientôt disparaître, nostalgie au futur antérieur, les dés sont déjà jetés. Avec le souci de faire silence, de couper le souffle. Alors comme le froid tombe, on entre dans la foule étrangère. Éreinter, détruire.

Faut-il être précis si on fait métier de s'indigner ?

//

C'est un monde inquiétant et troublant où rôdent et déambulent des figures sans âge. Et moi je voudrais arriver à ça. Et plus le train avance, plus j'ai la curieuse impression de revenir en arrière. Mais il faudra bien plus que de l'espoir. C'est l'oubli qui permet une véritable mémoire de la volonté. L'unique horizon reste celui de la faute. On sait que lorsque la dernière note aura fini de résonner on aura perdu quelque chose. Nous ignorons ce que nous avons compris mais ce n'est qu'une question d'heures. L'écriture, sa mise en échos et son possible chaos.

//

Comme lui, comme vous, je suis là aussi : intrigué bien sûr. Des éclairs colorés traversent le noir. Je marche avec ces images en tête. Le jeu, l'équilibre prennent le pas sur la prouesse. Mais l'essentiel est ailleurs. Question réglée, je propose qu'on passe au point suivant de l'ordre du jour. Si je ne m'étais pas réveillé si tôt, je n'aurais jamais pensé à tout ça. J'entends vos pas résonner dans la rue.

//

À toute heure du jour, des hommes s'éveillent et d'autres s'endorment. C'est un moyen très efficace pour élargir votre horizon. Les glissements se produisent tout naturellement, parfois dans la foulée d'autres fois. Après un long laps de temps se manifeste ce qui va permettre le glissement. On peut hésiter entre rire et pleurer. Quelque chose qui chez l'un ressemble à du défi et chez l'autre à du soupçon. La crainte de perdre le contrôle. Il faut un peu de temps pour se faire des amis. Sauf moi, c'est ma manière de faire et d'être. Regarder d'un navire la côte filer, c'est comme réfléchir à une énigme.

//

La terre s'incline un peu vers l'autre côté, là où passent les rares cortèges funèbres. On ne sait trop d'où ça vient ni où ça va, comment ça s'est fait ni pourquoi. En fin d'une saison chargée, ça se discute. Reste à voir comment. Le geste, enfin. Point de départ et d'arrivée. Reconstruire cette nuit en images mentales avec la précision du rêve. Dans l'épaisseur que leur donne la présence active, visible et lisible du passé. Tourner la page.

//

D'autres mots viennent ouvrir les lieux inconnus où j'entre jusqu'à la nuit. Tout cet excès me fait bien rire, cherchant la vie, cette imperceptible pulsation. La sensibilité est une comparaison par laquelle nous approche l'éternité. Je jette de temps en temps un coup d'œil vers le ciel. Une nuit m'appelle mais ne bouge pas. C'est le matin. Des pans entiers. Et tout commence. Avec un terrain de jeu commun.

//

Quoi dire en premier, approcher sans se risquer c'est toujours où tu veux quand tu veux. Curieux sentiment de remettre sans cesse en jeu nos convictions les plus intimes. C'est la simple obsession qui coïncide avec le bonheur. Il a vu que je le regardais. D'ailleurs ça m'échappe encore, dans l'ensemble. S'appliquer à engourdir ses angoisses par des occupations mécaniques et vaines. Vous voyez ?

//

Solitude mais pas isolement. Comment rester dans le concret et le présent ? Les moments se côtoient, ils ne se pénètrent pas, ils vont avec leurs circonstances. Ruelle sombre où s'accumule l'ombre. Il sera bientôt l'heure de se replier. Jusqu'à la marge.

//

Le bruit de la ville, l'agression invisible de leur parole quand ils s'enfuient moqueurs. La réduction de nos faits et gestes à une partition déjà écrite. À condition de ne jamais recommencer. Un vide peuplé d'ombres enchevêtrées à des monologues intérieurs. Difficile de se dire que ce geste est désormais impossible, captif du passé. Actions désordonnées, pensées, émotions qui affluent, toutes ces aspirations contradictoires.

//

Esquiver toujours à dessein ce qui cherche à nous perdre. Le front contre la vitre, épuiser les nuages, retrouver la veine de cet inconnu. Tisser dans les intermittences du jour. Faire œuvre utile. Voilà un souvenir au moins qui a su ne pas s'effacer. L'habitude s'installe peu à peu, sans surprise chacun se satisfaisant de soi. L'incohérence d'une trajectoire peut menacer l'ensemble. Oui comme ça.

//

Au pas de charge ou en dansant, en apnée ou en tanguant. Aimer et parler sont une même chose. Allez, c'est bien parce que c'est vous ! Sa possibilité de changement, de mutation. J'attends quelque chose,

mais si je savais quoi ? Nous devons nous retourner sur nous-mêmes pour nous avancer vers notre propre déséquilibre. Jusqu'à l'os du jour coincé dans la gorge.

//

Dans les galeries du sens, une forme que n'emprisonnent plus les murets de la langue. Rien ne l'y oblige. Là depuis longtemps, l'équilibre secret d'un horloger. Tenter de le comprendre. Le lieu n'est pas la question. Le mur ne nous sauve pas. Et le mot mystère, est-ce qu'il y est ? Alors voilà, maintenant tu sais tout.

//

Je redoute pourtant d'entendre encore et encore les abrutis me parler de travail. C'est très difficile de choisir. Je ne vais pas les décrire encore une fois même si c'est tentant. On ne peut pas savoir, il n'y a pas d'enregistrement. Tous les jeux improbables de nos silences allusifs. Voilà à quoi je pensais en admirant le paysage par la fenêtre de mon train. Nous sommes des forces affirmatives et indisciplinées. Toujours à la même place, près de la fenêtre. Combien de portes ?

//

Quand les itinéraires ont-ils acquis leur vertu magique ? Nommer, désigner, raconter sans un oubli. Nous sommes en voyage, dans un temps sans chronologie où défile le paysage. Portraits traversés comme un mirage. C'est tout dire ! La rigueur de la sensation nous emporte éblouis par la lumière. Tout refuse de se figer tout en élargissant jusqu'au vertige la perception du phénomène.

//

La vision dure une seconde, peut-être moins. L'impression de traverser le vide. Comme si ça ne voulait rien dire, alors ? Les mots ne sont pas des signes inoffensifs. Un souvenir ressassé qu'on a oublié. Les détails d'une photographie ou d'un accord en ré mineur indéfiniment joué à la guitare. Et du coup, le temps s'ouvre. Tourné vers une pensée en mouvement, dans le doute. La forme des lettres et jamais leur signification. Croire qu'il y a une direction ou une promesse à leurs jours. On se dresse sur la pointe des pieds. Et cela nous regarde.

//

À ses côtés, sans dire un mot, toujours présent. Attends-moi là une minute. Parfois de toutes petites choses, cela peut être un détail trivial. Les passants qui se faufilent à côté de lui le voient-ils vraiment ? On n'a plus le temps des entractes. Avec un tel corps, on ne peut arriver à rien. Comme un bruit, comme le vent, comme un train dans le lointain. C'est vrai que j'hésite. C'est une idée qui se manifeste n'est-ce pas ? Suffisait d'y penser. Pourquoi faut-il que les choses nous soient montrées du doigt pour les percevoir ?

//

Je n'arrive pas à le voir. En marge. Alors, un peu de satisfaction à apprendre que oui, c'est lui. Comment se fait-il que je ne le sache pas ? Ah mais pas du tout : du rapport, il y en a toujours ! Ce que chacun passe sous silence comme vrai aujourd'hui peut se révéler mensonge demain. La vérité est un mensonge qui contient une allusion à un autre mensonge. Que faire à la sortie ? Tout est passage.

//

Cerner cette réalité fuyante pour mettre en œuvre une conjonction de regards. Multiplier les angles d'approche pour avancer un tant soit peu vers ce qui se dérobe. Ce monde-ci, en lui-même, n'est qu'un pénible et incommode lieu de résidence. L'absence d'horizon, c'est l'enfer. Le souffle qui nous tient vient d'ailleurs. Le moindre échec il faut en prendre soin. Maintenant je dévale une route invisible, j'ignore, aussi, j'ignore.

//

Elles sont toujours au centre de mes affections et de mes attentions. Elles ont grandi sans que je les perde de vue. Ces choses futiles, on peut effectivement s'en souvenir toute une vie. Le type de présence, au cœur du temps, crée la lecture. Tout ce qui pense en nous pour aboutir à l'approximation des mots.

//

Ressentir alors l'élargissement du monde. Indéniablement, il y a de l'emportement là-dedans et même de la furie. Mêlant toutes sortes d'éléments

afin d'en tirer un accord si possible inouï. Déchets sonores, produits des conditions de résonance sans cesse changeantes. Ajuster quelques onomatopées et préférer recommencer ailleurs. Lieux nus de lumières inattendues.

//

Le vent semble nous porter. Monter en flèche, vers la surface, pour échapper à la pesanteur. Posséder est en soi une perte pour qui se voue à l'œuvre du temps. Penser les bas par les hauts. Ce qu'on lui met sur le dos, il le porte. Pourtant, c'est dans l'écriture que je peux véritablement partager quelque chose. Or la lumière, plus que les ombres, baigne ce paysage lointain.

//

On a souvent l'impression qu'il est dangereux de regarder. On a tendance à détourner les yeux, voire à les fermer. Pas le plus petit atome à saisir. C'est désormais dans la confusion des choses simples que j'existe. Les soucis s'échappent et ça va mieux. Je sens toujours à mes côtés la présence silencieuse de l'inconnu. L'élasticité de mes dires termine et raccorde en moi le fil décousu. Ce vide, voilà ma réponse.

//

Il faut s'envelopper en soi pour tenter d'y échapper. Vous ne voyez rien d'abord. Un arbre y pousse. Nous chutons dans le temps, nous basculons dans un univers parallèle. Avant, il n'y avait qu'une durée sans limites. La sensation n'est plus une passion mais une action. Chacun de nos pas nous éloigne de notre mémoire. Mon sommeil est invisible. Pour ce faire, il faut interroger tout autant le passé que le présent. Peu s'en faut pour que ça affleure, que ça s'engage et que ça cède. Comme si un souvenir enfoui au fond de nous avait soudain été libéré. Comme si nous reconnaissons ce dont nous avons toujours ignoré la présence.

//

Un vertige, un renversement de la réalité dans la fiction, ce vertige d'être au monde. De la lumière et des bruits. À peine pense-t-on saisir quelque chose d'une lumière projetée sur soi. Mais tout cela prend une couleur magique, la foule des noms. Le réseau des lieux et des dates est une légende dont nous sommes l'aboutissement. Le vide est sa force. Et dans l'énergie d'un tel cirque, se coucher si tard.

//

Passes ton chemin beauté. C'était devenu aussi définitif. C'était comme creuser des tunnels à la manière des fugitifs. La même chose à l'envers et puis plus rien. Rien ne m'arrête dans ma marche alors que toi tu sais qui tu es. Le chemin est tracé, unique. Pour l'heure il y a à faire. Il y a malgré tout, obliquement, ironiquement, une allégeance.

//

Une ville sans vie, au ralenti. Les espaces qui se remplissent d'effluves, de courants, pour mieux se vider par la suite. Juste bon à effacer et à refaire. Le ciel et ses silences impatients. La répétition de tout ou partie de la proposition. Une façon de recommencer et de construire la parole. L'envie d'aller au bout de ce rien qu'on entrevoit devant soi. Dès que je cherche à l'atteindre, je plonge dans l'irréalité, un pli de la réalité. Mais c'est pas tout, c'est bien vu mais un peu court. Pour mieux s'absenter, s'extraire de ça.

//

J'ai jeté un œil par la fenêtre qui, du fauteuil, semble très grande. Disons qu'il brille d'un éclat plus secret, c'est probablement ce qui le rend plus

difficile d'accès. Qu'est-ce que c'est que cette histoire encore ? J'ai mis longtemps, elle trouve. La nuit n'a pas de voile plus épais que le tien. Voilà pour le moment. Le bilan des économies pour se convaincre que, oui, nous serons bientôt en vacances.

//

Une tension entre le discontinu des fragments et le mouvement qui unifie l'ensemble. Le changement est contraire à l'identité. J'affirme que les choses ne se sont pas déroulées ainsi. La vie se trace en mots dessinés à la croisée de l'intime et du collectif. Désir de durer, de poursuivre, même si l'impression qu'il est toujours trop tard s'impose. Paradoxe en ce que la réponse est double. La parole raccommode le monde entier alors même qu'il n'en a pas la force. Ma vie sous verre s'avère ébréchée.

//

Rien ne ressemble plus à la nuit que ce jour bleu. Quand donc cette pensée est-elle venue ? Combien sont trompeuses les apparences surtout quand elles se superposent. Superposition sur supposition, réflexion sur réflexion. Nous,

nous sommes dans le futur. Il est si bon d'exister aux yeux de ceux qu'on aime. Cependant, si l'on y réfléchit, aussi anodin semble-t-il, ce geste n'est pas sans conséquence. Et d'ailleurs pourquoi le monde serait-il à l'endroit ?

//

Tous ces ratés, tous ces écarts sont ceux que nous entretenons avec nous-mêmes. On s'étonne, on ne devrait sans doute pas. J'étais venu dans ce but. Dois-je reconsidérer à partir de ce mot, tout ce que j'ai lu précédemment ? Le lendemain, certains mots sont illisibles. Rassembler n'est pas figer. Les autres ne sont pas composés, mais seulement agrégés. Comme un être humain, vous voulez dire ?

//

Journées tissées entières dans le même fil, raccordées sans traces les unes aux autres. Les heures nocturnes ne sont que valeurs plus sombres. Il s'agit en tout cas d'une coupure dont il importe d'étudier solidement le principe. Il y a un jeu intense de circulation, de boucles, de rétroactions. La vie est un genre littéraire.

//

Personne n'est capable de se souvenir d'un seul jour de sa vie. Il faut se contenter de bribes, de ce qui est resté imprimé, du dérisoire qui cache la forêt. Qu'est-ce que cela veut dire avoir de belles mains ? Tu es sûrement dans un lieu magnifique. Ouvert sur le futur et même sur le futur immédiat. Voilà ce qu'on appelle filer un son !

//

Flotter dans des zones de battement : entre le destin et le hasard. Entre le bruit et le silence, entre la vie et la mort. Ce grésillement de la radio, un bruit blanc qui ressemble au souffle du vent. C'est un espace intemporel qui ne se mesure qu'avec les instruments de la quatrième dimension. Tout est toujours à refaire. Comment pourrais-je donc regretter quelque chose moi qui ne me suis jamais attaché à rien ?

//

Chaque jour je m'en vais cherchant une autre voie. Et j'ai sondé depuis longtemps tous les chemins. Je ne pouvais le lui exprimer autrement qu'avec cette pudeur. Le souffle renfle l'invisible. Il faudra du temps mais je l'ai trouvé et en retour bientôt

je pourrai aider. Je ne suis qu'au début de l'escalier, ce n'est pas un hasard. Si vous souhaitez que je reprenne tout à zéro, je le ferai. Étrangement, il y a quelque chose de l'ordre du palimpseste. Ça s'est fait petit à petit, voilà tout.

//

Une nouvelle vague. Appel d'air à chaque mouvement révolu, dans l'effort du désir tendu. J'ai éprouvé pour la première fois comme un déchirement matériel, physique. Les limites reculent, le présent se déploie, le monde est là, dans les détails. Je veux apprendre à m'exprimer d'une façon neuve. Regardant défiler la nuit dehors. La lenteur a ses bienfaits. Mais ce qui frappe est la constance du manque.

//

Ce qui vise le cercle ne se brise pas. Un signe, une piste, en plein dans l'énigme, un récit. La curiosité nous conduit, au-delà de toute restriction, à expérimenter. Tout ce qui lui est inconnu ou caché. Ici et là même désir d'absolu mêlé à un vertige d'anéantissement. Murmures tirés des fonds. Moi, je l'appelais l'événement.

//

La tête devient rébus ou message chiffré. Est-ce que ces rêves ont un sens ? Ne jamais offrir de cible, procéder, non par poussées, mais par à-coups. C'est quelque chose de vague qu'on ne peut pas voir, qui ressemble plus à un sentiment. Je suis là, je marche mais je ne bouge pas. En tout cas on comprend très vite qu'il ne devrait pas être là. Mais qu'entendait-il, au juste, par construction réelle ? Est-ce qu'elle fera en sorte de venir chercher ce trésor ?

//

Penser sème des indices. J'ai principalement peur des gens qui n'ont pas peur. Un morceau de fenêtre aujourd'hui suffit. L'harmonie involontaire d'un reflet bleu. Pourquoi déranger les poussières ? Aller vers l'avenir de la perte annoncée. Ce que je crois ne pas savoir.

//

Parfois j'ai l'impression de surprendre les reflets de tout ce que je n'aurai pas le temps de vivre. Face à face. Cette photo de famille, elle a été prise quand ? C'est extrêmement commode. Croit-on rêver ? Parfois des souvenirs. Mon corps est

toujours ailleurs. Chercher l'évaporation de la matière, dont il ne doit rester que la substance, la transparence. Comment y entre-t-on ? Peut-on en sortir ?

//

Le puzzle est dit sans bords. L'important pour garder ce dynamisme intact, est de continuer à nous surprendre nous-mêmes. La fin est plus féroce que le début. Une façon de lier le voir et le savoir. C'est pour ça que j'avais envie de vous en toucher deux mots. À saisir. Une beauté sans pareille. Mais qui peut répondre de soi, qui peut se défendre contre un tel danger ? Comment les lapsus et les répétitions construisent-ils leur propre grammaire ?

//

En détacher des morceaux, les travailler, les étudier sous tous les éclairages possibles. Avoir le courage de tourner le dos à nos habitudes. L'entêtement monotone de celui qui a la certitude d'avoir atteint le monde véritable. Comment pourrait-on ne pas se briser d'un coup ? Mais il se fait tard, je continuerai demain. Le rêve qu'on appelle nous. Personne ne voyait mon visage. L'immédiate tendresse, quelques sons, qui se lèvent à nouveau en nous. Ces liens ne se dénouent pas.

//

Fantôme rime avec fantasme. Une fois dehors j'explose, libéré d'un poids. Les aventures ont parfois une fin, ici elles n'ont qu'une suite. Sans compter qu'on n'en sait rien soi-même. Une forme d'inquiétude très animale. En route pour le sombre ? Dans le secret des paysages silencieux.



VNTÿL1√яΣ

La continuité de cet ouvrage se fabrique sur le réseau.
<https://abrupt.ch/pierre-menard/memoire-vive/>

La matière papier résonne en l'antimatière numérique,
l'information identique se multiplie, elle découvre sa
gratuité, et ce livre trouve son écho en son antilivre.
<https://abrupt.ch/antilivre>

Le mot se disperse dans l'obscur, et il ne nous reste plus qu'à
jeter des livres au monde pour manifester rêves et
hurlements.
<https://abrupt.ch/manifestes>

01010011011000010110111001100100011011110111001000100000010
01011011100100110000101110011011011100110000100100000011001
01011100110111010000100000011101010110111001100101001000000
11010010110111001110110011001010110111001110100011010010110
11110110111000100000011001000010011101001001011011100111010
0011001010111001001101110011001010111010000101110

Version : 1.0
ABRÜPT, Internet & Zürich
Colophon : <https://abrupt.ch/colophon>

Fabriqué sur les Internets
ISBN de l'antlivre : 978-3-0361-0074-6
Dépôt légal : quatrième trimestre 2019